Villes et Pays d'art et d'histoire
Lens-Liévin

laissez-vous conter Saint-Amé

Liévin

Dessin représentant le village de Liévin en 1849 par Alfred Robaut.

Le chevalement 1 bis de Liévin et, au second plan, le chevalement 3 bis de Lens.

Cerclée de violet, la fosse Saint-Amé apparait en limite de la concession de la Société des Mines de Lens.

Un quartier né de l'exploitation minière

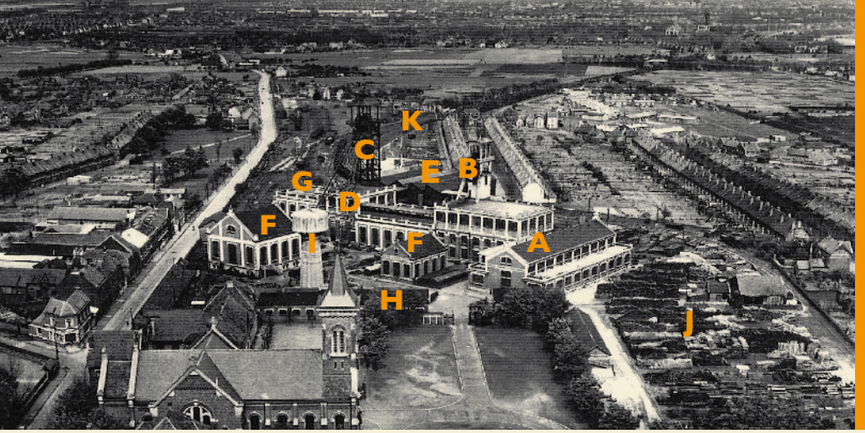
Saint-Amé est le nom donné à la fosse 3 de la Société des Mines de Lens en l'honneur de l'un de ses administrateurs Amé Tilloy. L'un des 21 chevalements conservés dans le Bassin minier du Nord-Pas de Calais, ainsi que plusieurs habitations et équipements témoignent de la vie passée de ce carreau de fosse et de la cité minière qui lui était associée. Situé sur la commune de Liévin à quelques centaines de mètres du Louvre-Lens, Saint-Amé est surtout un lieu de mémoire dont le nom reste attaché à la catastrophe minière française la plus meurtrière de la seconde moitié du XX^{e} siècle.

Liévin, du village à la ville minière

Jusqu'à la découverte de charbon dans son sous-sol en 1857, Liévin est un village agricole. En quelques années, la vie et le paysage de cette commune connaissent une transformation radicale. Plusieurs sites d'extraction sont établis et des cités sont édifiées afin de loger les mineurs et leurs familles qui viennent s'installer en masse. La population passe ainsi de 1 500 habitants en 1856 à 25 000 habitants en 1914.

Saint-Amé ou le fruit d'une rivalité entre compagnies

Au milieu du XIX^{e} siècle, le Pas-de-Calais est pris d'une véritable fièvre houillère. De riches industriels de la région investissent leurs capitaux dans des entreprises de prospection qui, une fois le gisement localisé, donnent naissance à des compagnies minières autorisées à exploiter le charbon sur des portions de territoire appelées « concessions ».
A Liévin, la Société du Midi de Lens (qui devient Société Houillère de Liévin en 1862), la Société des Mines de Lens et la Compagnie des Mines de Béthune prospectent conjointement. En 1858–1859, les deux premières font des sondages positifs dans ce secteur en limite de concessions. S'ensuit la création quasi simultanée de la fosse 1 de Liévin et de la fosse 3 de Lens « à Liévin » qui, comme les deux chevalements conservés permettent de s'en rendre compte, ne sont distantes que de quelques centaines de mètres.



Vue aérienne du carreau de fosse dans les années 1950.

A Bain-douches
B Puits 3
C Puits 3bis
D Recettes
E Triage
F Machines d'extraction
G Générateurs / compresseurs
H Salle de paye / forge / atelier
I Château d'eau
J Parc à bois
K Cavaliers

Les corons de la rue de l'Abregain avant la Première Guerre mondiale.

Les corons de la rue de l'Abregain au lendemain de la Première Guerre mondiale.

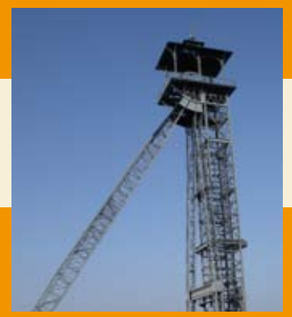
Le carreau de fosse

La fosse entre en fonction en 1860. Un second puits, le 3 bis, est foncé en 1881. Le site est relié par chemin de fer au reste des installations de la Société des Mines de Lens ainsi qu'à la ligne des houillères du Pas-de-Calais et au canal de la Haute-Deûle à Pont-à-Vendin. Totalement détruites pendant la Première Guerre mondiale, les installations sont reconstruites et modernisées au début des années 1920. La Société des Mines de Lens utilise alors des « modèles types » pour les relever rapidement et à moindre coût. L'un des changements majeurs est le recours à l'électricité en remplacement du charbon pour l'alimentation des machines d'extraction.

Après la Nationalisation des houillères (1946) et la « bataille du charbon », une politique de rationalisation de la production s'amorce en 1960. La fosse 3 est reliée au siège de concentration du 11/19 à Loos-en-Gohelle. Dès lors, et jusqu'à la fin de l'exploitation du site dans les années 1970, ces deux puits servent uniquement à la descente des ouvriers, à l'aérage et au service tandis que l'ensemble du charbon remonte au niveau de la tour d'extraction du puits 19 à Loos-en-Gohelle.

Le chevalement 3 bis

Dernier vestige du carreau de fosse, ce chevalement métallique édifié en 1922–1923 mesure 43 m de haut et pèse près de 350 tonnes. Il s'agit d'un chevalement en poutrelles à treillis rivetées. Les molettes mesurent 5,50 m de diamètre et sont entourées d'une plateforme avec garde-corps coiffée d'un campanile. Au sommet trône l'insigne minier formé par un pic et une hache entrecroisés. Du fait de la standardisation mise en œuvre à la Reconstruction, ce chevalement est identique à celui que l'on peut observer sur le site de la fosse 11/19 à Loos-en-Gohelle.
Il est inscrit Monument Historique depuis 1992.



La fosse 3 de Lens en chiffres :

- Puits 3 foncé en 1858, profond de 548 m, remblayé en 1972
- Puits 3bis foncé en 1881, profond de 788 m, remblayé en 1978
- En 1946 la production s'élève à 1300 t nettes par jour
- En 1956, la fosse 16 de Lens est concentrée sur ce site qui assure alors la remontée du charbon des 2 fosses
- En avril 1960, la production de la fosse 3 est concentrée sur le 11/19
- Vers 1962, 1100 mineurs y descendaient par 24 h
- Plus de 18 millions de tonnes de charbon y furent extraites

La cité Saint-Amé

Les puits et les cités qui y étaient rattachées étaient numérotés au fur et à mesure de leur création. La cité 3 dite « Saint-Amé » est donc l'une des toutes premières bâties par la Société des Mines de Lens.

Les logements

Edifiée à partir du milieu du XIX^{e} siècle, la cité Saint-Amé est essentiellement composée de corons. Ces successions de maisons ouvrières accolées les unes aux autres selon un modèle économique forment, au niveau des rues « Papin » et « de l'Abregain », d'imposants barreaux comptant jusqu'à 45 logements. Ces derniers n'en sont pas moins soignés et « confortables » pour l'époque. Les maisons sont saines, aérées et disposent toutes d'un jardin potager à l'arrière.

Au nord de la rue Montgolfier, la cité adopte une organisation de type pavillonnaire. Les maisons y sont groupées par deux et entourées de vastes jardins.

La cité comptait près de 700 logements et abritait près de 3500 personnes avant la Première Guerre mondiale. Les habitations sont totalement détruites lors du conflit et reconstruites au début des années 1920. Le plan de la cité ne connaît toutefois pas d'évolution majeure puisque la Société des Mines de Lens remploie largement les fondations épargnées par les destructions.

Organisation et équipements

Le plan général de la cité Saint-Amé apparaît moins régulier que ceux d'autres ensembles postérieurs telle la cité des Provinces ou la cité 12 à Lens. L'implantation en limite de concession et les contraintes liées à la desserte ferroviaire du carreau de fosse sont certainement à l'origine de cette organisation.

Les logements présentent les caractéristiques stylistiques de la Société des Mines de Lens : association de différents « modèles », variété des volumétries de toitures, des décors pour l'essentiel constitués de faux colombages en enduit ou briques peintes.

Habitat de type pavillonnaire dans la partie nord de la cité.

Le kiosque et la salle des fêtes de la cité avant la Première Guerre mondiale.

La place avant la Première Guerre mondiale. Entre la fosse et les équipements, elle constitue le cœur de la vie de la cité. Plantée de nombreux arbres, elle accueille en son centre le kiosque utilisé par l'harmonie.

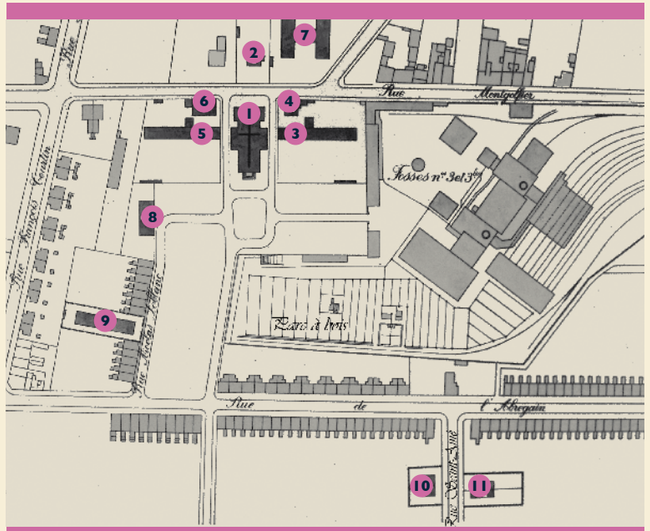
Le groupe église-écoles édifié à la Reconstruction. Elevées selon des modèles types, les écoles de la Société des Mines de Lens se caractérisent notamment par leurs décors géométriques de briques polychromes et l'esthétique de leurs volumétries de toitures.

Il n'en reste pas moins que cet ensemble constitue un exemple de cité «complète» qui témoigne de la volonté de la compagnie d'afficher sa puissance et son prestige. Si l'on y regarde de plus près, elle se révèle même extrêmement structurée.

Un cœur de cité mis en scène

A l'instar des autres compagnies, la Société des Mines de Lens développe à cette époque une gestion paternaliste afin d'attirer, de fixer et de tirer le meilleur parti de sa main-d'œuvre. Outre la construction de logements et divers avantages sociaux, cette politique se traduit par l'édification de plusieurs équipements collectifs.

Dès 1874, la Société des Mines de Lens entreprend l'édification d'une église et d'un groupe scolaire à côté du carreau de fosse. En 1897, une coopérative est établie. En 1903, un kiosque est construit sur la place pour permettre à la Société de musique de donner des auditions publiques. En 1906, un atelier de couture est aménagé et l'année suivante c'est un dispensaire médical qui est mis en place. L'implantation de ces différents équipements est révélatrice de la position idéologique de la compagnie. Le pouvoir patronal (maison de direction) et le pouvoir religieux sont étroitement associés et les ouvriers doivent obligatoirement passer devant l'église avant de pénétrer sur le carreau de fosse. Autre symbole



Les équipements de la cité Saint-Amé après la Première Guerre mondiale.

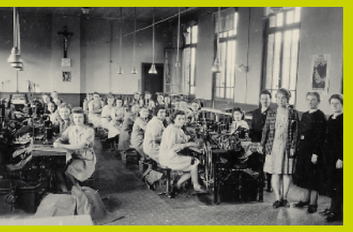
1. Eglise
2. Maison curiale
3. Ecole de garçons
4. Maison de directeur
5. Ecole de filles
6. Maison de directrice
7. Ecole maternelle
8. Enseignement Ménager
9. Atelier de Couture
10. Consultation des Nourrissons
11. Maison des Sœurs infirmières

d'encadrement moral et religieux: les écoles implantées de part et d'autre de l'église. L'enseignement fut initialement confié par la Société des Mines de Lens à des sœurs de la Divine Providence venues d'Alsace et à la congrégation des Frères Marianistes. Si les frères sont expulsés en 1903 dans le cadre de l'application anticléricale des lois de 1901 et 1904 sur le droit des associations et la liberté d'enseignement des congrégations religieuses (prologue à la séparation de l'Église et de l'État en 1905), les sœurs se sécularisent et restent à Saint-Amé jusqu'à la laïcisation des écoles en 1945. En plus de l'enseignement, elles assurent diverses missions au sein des œuvres sociales de la cité.

Le groupe église-écoles

Il est édifié de 1874 à 1876 sur la partie la plus élevée de la place. L'église Saint-Amé est implantée au centre de l'ensemble organisé de manière symétrique. L'ampleur donnée au lieu de culte par rapport aux écoles, de même que les galeries reliant chacune d'elles aux tribunes de l'église afin que les élèves puissent assister aisément aux offices, soulignent l'ordre moral promu par la Société des Mines de Lens.
La construction de cette imposante église à la silhouette trapue lui coûte cher (près de 100 000 F contre 118 160 F pour les deux écoles), mais elle lui permet de goûter la satisfaction d'afficher sa puissance face aux Grands Bureaux des dirigeants de la Société Houillère de Liévin. Lors de la Reconstruction, priorité est donnée au relèvement de l'outil de production et des logements. L'atelier de couture fait alors office d'église provisoire.
Il faut attendre 1934–1935 pour que soit édifiée une nouvelle église. Elle est inaugurée le 14 juillet 1935 en présence de l'évêque d'Arras et de Félix Bollaert. Excepté quelques modifications au niveau du porche et des percements, le nouvel édifice conserve l'aspect de l'église primitive. Si l'on rétablit les tribunes, les passerelles qui permettaient d'y accéder depuis les écoles ne sont pas reconstruites. Les écoles sont quant à elles réédifiées selon les modèles types utilisés par la Société des Mines de Lens lors de la Reconstruction.

Enfants dans la cour de l'école maternelle vers 1950.



Cours de couture dispensé aux jeunes femmes de la cité.

La vie à Saint-Amé

La cité Saint-Amé a connu la vie quotidienne typique d'une cité minière rythmée par les départs et les retours des mineurs à la fosse, les fêtes paroissiales et les ducasses. Son fonctionnement autarcique favorisait un fort sentiment d'appartenance et un « esprit de cité ».

Ma vie dans la cité…

Dominique Lampin : « Si je devais évoquer en quelques mots la vie à Saint-Amé dans les années 1950–1960 : Beaucoup d'enfants, beaucoup de vie. »

Adrien Gouillart : « Les gens vivaient dans un cercle restreint. La fosse, la maison, l'école, l'église, le jardin, les commerces ambulants qui passaient à domicile, ils avaient tout ce dont ils avaient besoin sur place. »

Adrien Gouillart : « On avait moins de choses, il n'y avait pas de télévision ou de radio mais il y avait plus de contacts entre les gens. Le soir, on sortait une chaise et on discutait sur le trottoir. Les gens partageaient de bons moments dans la simplicité en jouant aux boules, au javelot, au foot ou lors des ducasses. Il y avait aussi plus d'entraide qu'aujourd'hui. »

Yvette Gouillart : « Avec les familles d'origines polonaises, italiennes ou maghrébines, la cuisine était souvent un bon moyen de nouer le contact et de partager. On échangeait des recettes. »

Maurice Schnel : « Je suis né en 1938 au 56 rue de la Convention. Mon père était « porion » (contremaître ou chef d'équipe responsable de chantier au fond). Nous habitions donc un pavillon des mines de 6 pièces avec une cour à l'arrière, des dépendances et un jardin. C'était une maison d'employé : on avait l'eau courante et l'électricité. On jardinait avec mon père le dimanche matin. Je me souviens que beaucoup de monde s'arrêtait pour le saluer et discuter un peu. J'en déduisais qu'il était plutôt bien vu. »

Maurice Schnel : « Enfant j'ai fréquenté l'école, l'église, le dispensaire… J'ai également connu le kiosque sur la place avant sa destruction. Je me rendais régulièrement avec mon père au siège colombophile qui se tenait un peu plus haut rue de la Convention. »

Maurice Schnel : « La colonie italienne se situait en face de la rue de l'Abregain. La colonie était un dispositif structuré semblable à celui mis en place par les Houillères pour les mineurs Marocains. Il s'agissait d'hommes jeunes, célibataires, dont certains se sont mariés avec des jeunes femmes de la cité. Ils ont habité dans des baraquements puis dans des constructions en dur. Enfants, nous allions les voir pour récupérer des timbres. »

Dominique Lampin : « Dans les années 1950, on allait au *Familia* un cinéma paroissial édifié par les mineurs rue Montgolfier. »

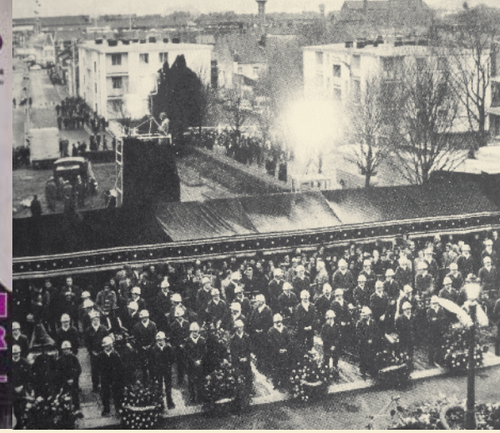
Maurice Schnel : « Lors des grèves de 1948, je me souviens d'avoir assisté à l'intervention de la troupe à Saint-Amé. C'était un jeudi matin, je sortais du catéchisme et descendais les marches de l'église quand j'ai vu la troupe précédée par un half-track remonter la rue. Le piquet de grève se tenait à l'entrée du carreau de fosse. Le véhicule est entré directement dans le mur du carreau de fosse pour prendre les grévistes à revers. La réparation du mur avec des briques neuves est restée longtemps visible… »

Maurice Schnel : « L'arrêt de l'exploitation ? On l'avait en tête depuis longtemps… dès les années 1960. Pour moi, c'était une évidence et même un souhait. Comprenez : mon père est mort jeune de la silicose et ma carrière professionnelle au sein de l'Union Régionale des Sociétés de Secours Minières m'a fait voir les milliers de dossiers de mineurs silicosés sans compter tous les accidentés du travail. »

Procession du Saint-Sacrement en 1960.

Les familles se pressent à l'entrée du carreau de fosse pour avoir des nouvelles de leurs proches.

La une des journaux témoigne du choc ressenti lors de cette catastrophe.



Le 31 décembre, quatre jours après le drame, la cérémonie officielle des funérailles en présence de Jacques Chirac, alors Premier ministre, rassemblait des milliers de personnes sur la place de l'Hôtel de Ville de Liévin.

La catastrophe

Le 27 décembre 1974 à 6h17, un coup de grisou frappe les mineurs au fond. L'explosion fait 42 victimes et cinq blessés sans compter les 116 orphelins, les veuves et tous les proches éplorés. C'est la plus importante catastrophe minière dans la France d'après la Seconde Guerre mondiale.

Cet événement marque l'arrêt définitif de l'activité minière à Liévin. La fosse 3 cesse toute activité en 1978.
Les installations de la fosse, de même que l'essentiel des corons de la cité, laissent place à une zone d'activité dans les années 1980.

Stéphan Szczepanski
(1929 - 1997)
Ce vendredi là, Anna Szczepanski n'a pas entendu sonner son réveil. C'est donc à jeun, en pestant un peu que son mari Stéphan s'est rendu à la fosse, au 3 de Lens à Liévin. Quand il est arrivé au fond à moins 710 m dans le chantier des Six sillons il était un peu plus de 6 h du matin. Il a décidé de d'abord casser la croûte. C'est sous une encoignure qu'ils se sont assis un collègue et lui. Ils ont sorti les tartines. Quelques minutes après tout explosait. Stéphan Szczephanski n'a rien vu, a juste entendu l'énorme déflagration. Seize ans après, ce rescapé […] se souvient seulement des cris de son collègue hurlant qu'il y avait eu un coup de grisou, qu'il fallait se sauver, vite. Il n'a pas pu bouger, cloué au sol par un fémur qui avait volé en éclat. Ils furent, son collègue et lui, les premiers à être secourus. […] « Une chance comme celle là on n'en a pas deux dans sa vie ». Stéphan Szczepanski n'est jamais redescendu au fond. Il n'a jamais repris son travail. Après 18 mois d'hospitalisation et de convalescence il optait, à 44 ans, pour la retraite. Il est vrai qu'il avait déjà 31 ans de fond. « il ne fallait plus lui parler de la mine » dit sa femme. […] Stéphan Szczepanski a été grièvement brûlé au visage, aux mains. Il a eu le coude broyé, le fémur multi-fracturé. « Et puis il y a les tatouages … ». Ces multiples incrustations de charbon logées si profondément sous la peau, qu'on n'a jamais pu les extraire. Tout le côté gauche de son visage lui rappelle, dès que son regard croise un miroir ou celui d'un passant intrigué, qu'un vendredi de décembre la terre a failli se refermer sur lui.

Extrait d'un article de la *Voix du Nord* du 22 Déc 1990.

Directement inspirée par les photos de presse de l'époque, l'œuvre de Raymond Mason plonge littéralement le spectateur au cœur de la tragédie.

Vitrail de Judith Debruyn dans le chœur de l'église.

Un lieu de mémoire et de création

Avec l'horloge de l'église bloquée sur l'heure de la catastrophe et plusieurs stèles érigées en mémoire des victimes, le chevalement du puits 3bis constitue un puissant symbole du souvenir. Chaque 27 décembre, une cérémonie réunissant familles des victimes, anciens mineurs, élus et population est organisée sur le parvis de l'église Saint-Amé. Non loin de là, sur le rond-point Sainte-Barbe, un Monument National érigé en 1994 à l'occasion du vingtième anniversaire de la catastrophe rend hommage aux mineurs de France. Œuvre du sculpteur hongrois Férenc Nagy, sa réalisation a été rendue possible grâce à une souscription publique.

L'Œuvre de Raymond Mason

Baptisée « Une tragédie dans le Nord, l'hiver, la pluie, les larmes », elle est installée sous la tribune est de l'église.
Cette œuvre de 1975 – 1977 se présente comme une sorte de grand coffre où une trentaine de personnages en résine polyester et peinture acrylique campent l'effroi, la douleur et l'attente des familles à la grille de la fosse Saint-Amé le jour de la catastrophe. Elle fut présentée à la biennale de Venise en 1982 et exposée pour la première fois à l'Hôtel de Ville de Liévin en 2004 avant d'être acquise par la commune et installée dans l'église.

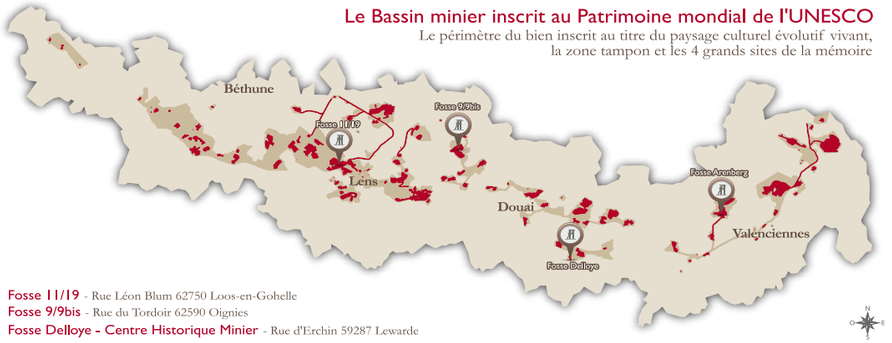
Les vitraux de Judith Debruyn

Cette artiste originaire du Douaisis s'est vue confiée en 2008 la réalisation des nouveaux vitraux de l'église par la Ville de Liévin. Au total 31 vitraux sont exécutés sur 4 ans. Tous ont pour point commun d'évoquer le passé minier de Liévin. Si la catastrophe de 1974 fait naturellement partie des sujets abordés par l'artiste, la culture minière est également présentée au travers de vitraux évoquant les ducasses, les harmonies ou les vacances à Berck-sur-Mer…
Avec l'œuvre de Mason, ces vitraux rendent un hommage poignant au peuple de la mine et soulignent la dynamique de ce lieu à la croisée de la mémoire, du patrimoine et de l'art contemporain.

Le monument érigé grâce à une souscription publique en 1994 rend hommage au peuple de la mine.

Le Bassin minier inscrit au Patrimoine mondial de l'UNESCO

Le périmètre du bien inscrit au titre du paysage culturel évolutif vivant, la zone tampon et les 4 grands sites de la mémoire



Fosse 11/19 - Rue Léon Blum 62750 Loos-en-Gohelle
Fosse 9/9bis - Rue du Tordoir 62590 Oignies
Fosse Delloye - Centre Historique Minier - Rue d'Erchin 59287 Lewarde
Fosse Arenberg - Rue de Croy 59135 Wallers

Pour en savoir plus, découvrez l'atlas interactif du patrimoine du Bassin minier Nord-Pas de Calais :
www.atlas-patrimoines-bassin-minier.org

Sources : MBM, OTP Lens-Liévin, CAHC

Raymond Mason (1922-2010)

Natif de Birmingham, Mason s'installe à Paris en 1946. Initialement formé à la peinture, cet ami de Giacometti et de Picasso investit progressivement la troisième dimension et s'affirme comme l'un des grands sculpteurs du XX^{e} siècle. Parmi ses réalisations les plus célèbres : *Le départ des fruits et légumes du cœur de Paris, le 28 février 1969* créée en hommage à la disparition des Halles. Pour réaliser ses bas-reliefs, il s'inspire des règles de perspective inventées par les pionniers de la Renaissance italienne.
Cette manière de matérialiser ses représentations produit des œuvres particulièrement originales, à la fois sensibles, vivantes et colorées et d'une grande puissance évocatrice.

Une naissance dans des circonstances chargées d'émotions :

« Peu après le jour de Noël 1974, par une journée ensoleillée du Midi, je lus dans le Provençal la nouvelle de la catastrophe minière de Liévin. Une photo montrait les bâtiments de brique de la mine et le carreau de la fosse avec, sur ses pavés luisants de pluie, une foule éparpillée et inquiète. Je suis né et ai grandi dans un monde similaire et du coup je m'étais senti bien plus proche de la scène pénible du Nord que celle idyllique d'un intérieur provençal paré pour les fêtes.
J'ai exécuté le jour même un petit bas-relief inspiré par la photo du journal puis je l'ai coloré dans les tons que je croyais juste.
Le printemps suivant, me trouvant en voiture dans le Pas-de-Calais, l'idée m'est venue d'aller voir la mine tragique de Liévin. La poignante beauté de ces simples bâtiments […] m'a décidé d'entreprendre une grande sculpture sur la catastrophe. »

Texte extrait de l'ouvrage *Art et Artistes, Raymond Mason*, Ed. Edizioni d'Arte Fratelli Pozzo, 2000.

Conception et réalisation :
Yann Cussey (Service Pays d'art et d'histoire de Lens-Liévin)

Remerciements :
Patrick Adèle-Dit-Renseville (Ville de Liévin), Guy Boucher, Colette Dréan (Direction Régionale des Affaires Culturelles), Virginie Debrabant (Centre Historique Minier Lewarde), Frédérique Delforge (Centre Historique Minier Lewarde), Sabine Dequin (Centre Historique Minier Lewarde), Adrien et Yvette Gouillart, Camille Guermonprez (Mission Bassin Minier), Annie Kubicki-Szczepanski, Dominique Lampin, Freddy Laurent (Ville de Liévin), Alice Leblanc (AD 62), Anne Lefebvre (Direction Régionale des Affaires Culturelles), Jean-Marie Lequint (Office Municipal de la Mémoire), Yves Malapel, Jean-Marie Minot, Marie Patou (Mission Bassin Minier), Laurence Pottier (Service Pays d'art et d'histoire de Lens-Liévin), Maurice Schnel, Frédéric Talaga (Ville de Liévin).

Ouvrage édité avec le soutien de la Ville de Liévin, de la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin et du Ministère de la Culture et de la Communication, Direction Régionale des Affaires Culturelles.

Graphisme : Janine Schlimpert, sur la base d'une conception de LM communiquer.
Impression :
L'Artésienne
Illustrations :
© Archives départementales du Pas-de-Calais (AD 62) p. 1 n°1 (6 FIC 133)
© Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin / Jean-Philippe Siwek couverture
© Centre Historique Minier Lewarde p. 1 n°3 ; p. 4 n°3 ; p. 7 n°1 à 3 ; p. 8 n°2
© Coll. Jean-Marie Minot p. 2 n°1
© Coll. Annie Kubicki-Szczepanski p. 7 n°4
© Interstice p. 8 n°4
© Mission Bassin Minier 2^{e} de couverture ; 3^{e} de couverture n°1
© Office Municipal de la Mémoire de Liévin p.3 n°1 et 2 ; p. 4 n°2 ; p. 5 n° 1 et 3 ; p. 6 n° 1 à 3 ; 4e de couverture en bas
© Ville de Liévin 3e de couverture n°2
Autres photographies :
© Office de Tourisme et du Patrimoine de Lens-Liévin / Yann Cussey
Photo de couverture : Chevalement 3bis de Saint-Amé illuminé par la Cie Carabosse en 2012.
2^{e} de couverture : Carte des principaux sites de patrimoine minier aux abords de Saint-Amé.
4^{e} de couverture en haut : Horloge de l'église Saint-Amé bloquée sur l'heure de la catastrophe de 1974.
4^{e} de couverture en bas : Remise d'une 2CV aux Sœurs infirmières de la cité par les paroissiens devant le cinéma *Le Familia* vers 1955.

Le label Pays d'art et d'histoire est attribué par le Ministère de la Culture et de la Communication aux collectivités engagées dans une politique globale de protection et de valorisation de l'architecture et du patrimoine auprès du public.

Les Villes et Pays d'art et d'histoire constituent un réseau national qui permet l'échange des expériences les plus innovantes.

A proximité, Boulogne-sur-Mer, Cambrai, Lille, Roubaix et Saint-Omer bénéficient de l'appellation Ville d'art et d'histoire.

Pour plus d'informations sur le patrimoine local et les activités du Pays d'art et d'histoire :
Maison syndicale des mineurs
32 rue Casimir Beugnet
62300 LENS
03 21 67 66 62
pole-patrimoine@tourisme-lenslievin.fr

Office de Tourisme et du Patrimoine de Lens-Liévin
58 rue de la gare
62300 LENS
03 21 67 66 66
info@tourisme-lenslievin.fr
www.tourisme-lenslievin.fr

Pour découvrir l'histoire de la commune :
Maison de la Mémoire de Liévin
2 rue du 4 septembre
62 800 Liévin
03 21 29 23 95
mémoire@lievin.fr
www.maison.memoire.free.fr